LES MASSACRES D'ARMÉNIE

Avoués par des Allemands

La Censure allemande en interdit le récit

L' « Allgemeine Missions Zeitschrift », revue des missions protestantes imprimée à Berlin, a publié, dans son numéro de novembre dernier, le récit des effroyables massacres des chrétiens arméniens ordonnés par le parti Jeune-Turc, crimes contre lesquels le Vatican éleva une si énergique protestation. A la date du 10 novembre 1915, la censure militaire allemande interdit la reproduction de cet émouvant récit. Il faut retenir cette interdiction. Elle est l'aveu d'une complicité dont l'Allemagne, en même temps que devant d'autres forfaits, devra rendre compte à l'histoire. Voici un extrait de l' « Allgemine Missions Zeitschrift », traduit par le « Teps » :

Des Turcs racontent leurs forfaits

Des soldats turcs, témoins du fait, nous ont raconté que les femmes avaient demandé grâce à genoux et que beaucoup d'entre elles avaient jeté elles-mêmes leurs enfants dans le fleuve. Et comme nous leurs demandions avec horreur : « Alors, vous tirez sur des femmes et des enfants ? », ils répondirent : « Que faire ? On nous l'ordonne ! »

Le soir du 18, nous nous promenions avec un de nos amis, M. G... devant notre maison. Nous rencontrâmes un gendarme qui nous raconta qu'une troupe de femmes et d'enfants de la région de Baïbourt devaient passer la nuit dans un endroit situé à dix minutes à peine de l'hôpital. Il avait aidé lui-même à les conduire comme un bétail, et il nous raconta, avec des détails à donner le frisson, comment on les avait traités pendant le long trajet. C'est en les égorgeant sans trêve qu'on les amène par ici. Chaque jour de dix à douze hommes sont tués et précipités dans les ravins. On fend le crâne aux enfants qui ne peuvent pas suivre. On viole et on déshonore les femmes. (*Den Kindern, die nicht mikommen kœnnen, di Schœdel, eingeschlagen. Die Frauen gaubt un geschœndet*). Moi-même, ajouta le gendarme, j'ai fait enterrer les cadavres nus de cinq femmes. Dieu veuille s'en tenir compte ! » C'est ainsi qu'il termina son effroyable récit...

Le cortège des victimes

Le lendemain matin, de très bonne heure, nous entendîmes passer les victimes vouées à la mort. Nous nous joignîmes à elles et nous les accompagnâmes jusqu'à la ville. Leur infortune était indescriptible. Dans un silence absolu, ils défilaient, petits et grands, jusqu'aux aïeules chargées d'ans, qu'on ne pouvait maintenir qu'à grand'peine sur leurs ânes. Tous s'en allaient pour être attachés ensemble, puis précipités du haut des rochers à pic dans les flots de l'Euphrate. « C'est ainsi qu'on opère maintenant, nous raconta un cocher grec ; on a vu les cadavres descendre en suivant le cours du fleuve. » Cela vous glaçait le cœur.

Notre gendarme nous dit qu'il venait justement d'escorter de Mama-Chatoum, localité située à deux jours d'Erzeroum, jusqu'à Komagh, une troupe semblable composée de trois cents femmes, pour

Nous. — Si vous voulez les tuer, pourquoi ne le faites-vous pas dans leurs villages ? Pourquoi leur infliger auparavant cette misère sans nom ?...

Lui. — C'est très bien comme cela ; il faut qu'ils souffrent. Et puis, que ferions-nous des cadavres ? Cela puerait : (*Und wo solten wir mit dem Leichen hin ? Die werden ja stinken !*)

L'Euphrate roule des cadavres

Entre le 10 et le 30 mai, on arrêta 1.200 notables arméniens et d'autres chrétiens, sans distinction de confession, dans les vilayets de Diarbékir et de Mamouret-ul-Asis. Le 30 mai, 674 d'entre eux furent embarqués sur treize chalands du Tigre, sous prétexte qu'on voulait les mener à Mossoul. L'aide de camp du vali, assisté de cinquante gendarmes, conduisait le convoi. La moitié des gendarmes était répartie sur les chalands, tandis que l'autre moitié chevauchait sur la berge. Peu de temps après le départ, on enleva aux prisonniers tout leur argent (environ 6.000 livres), puis leurs vêtements et on les précipita dans le fleuve. Des gendarmes de la berge étaient chargés de n'en laisser échapper aucun. Les habits de ces malheureux furent vendus au marché de B...

Pendant un mois, on observa presque tous les jours dans l'Euphrate des cadavres allant à la dérive, souvent de deux à six corps liés ensemble.

Les cadavres poussés sur la berge sont dévorés par les chiens et les vautours. Il y a sur ce point de nombreux témoins oculaires (des Allemands), « (*Für dieses zahlreiche Augenzeugen* (*Deutsche*). » Un employé du chemin de fer de Bagdad a raconté qu'à Diredjik les prisons se remplissent tous les jours et se vident pendant la nuit (dans l'Euphrate). Un capitaine de cavalerie allemand a vu, entre Diarbekir et Ursa, d'innombrables cadavres gisant sans sépulture le long du chemin.